

de Schuschnigg. La plus belle exposition du monde n'excuse pas, n'abolit pas les camps de concentration. Honneur soit au vice-chancelier Richard Schmitz. Bien entendu si Schuschnigg est, ou l'hôte du führer, ou le client de quelque hôtel Métropole, bref un homme libre, si le cas Schuschnigg a reçu sa solution, et dans le respect dû à sa loyauté, alors oui, on peut causer.

§

Y a-t-il une association des *Amis de Schuschnigg*? Noscrivains ont la leur, et parfois un vivant: M. Wilfrid Lucas, le poète, est l'objet d'une société d'amis. Faut-il rappeler que, à titre posthume, un Chateaubriand, un J. K. Huysmans, un Anatole France, un Verlaine, un Vicaire, un Mallarmé, un Eugène Le Roy, un Charles-Louis-Philippe, un Léon Bloy, un Henri Bremond, un Léon Deubel, un Henri Duvernois, un André Lamandé, — un Joseph Vassivière, etc., sont rois chez leurs fervents.

Le peuple de moralistes qu'on dit que nous sommes non sans raison, remarque M. Francis Ambrière dans *Toute l'Édition*, est aussi un peuple d'exégètes. Nulle part au monde les grands hommes ne sont plus fervemment ni plus quotidiennement chéris et exaltés. Chacun a ses tenants, son autel, son culte. Et si vous en doutiez, je vous dirais qu'après une enquête rapide, et qui sûrement n'épuise point la matière, j'ai pu dénombrer plus de cinquante de ces sociétés qui se sont constituées autour d'un grand nom pour le répandre et le servir.

Cinquante qui font cent si on compte les Amis de nos Amis: l'*Académie Montaigne* a vu naître les *Amis de l'Académie Montaigne*.

Et combien nombreux aujourd'hui les amis du roi d'Angleterre!

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Théâtre Montansier, à Versailles : *La Femme à Barbe*, farce en deux actes, livret de M. André de la Tourrasse, musique de M. Claude Delvincourt.

C'est une charmante turquerie, et qui, donnée à Versailles, dans ce délicieux théâtre Montansier, évoque irrésistiblement

le souvenir de précédents illustres. Mais nous sommes au vingtième siècle, et maints détails de l'intrigue nous le rappelleront — moins encore que la musique écrite par M. Claude Delvincourt pour **La Femme à Barbe**, sur le livret en deux actes de M. André de la Tourrasse.

Nous sommes, au lever du rideau, dans l'antré d'un devin dont le renom s'étend sur tout l'empire du Sultan. Ce devin rend des oracles — c'est son métier — un métier qui doit être profitable car on lui voit quantité de serviteurs, de concubines, d'esclaves. Et voici trois envoyés du sultan, trois hauts dignitaires de la cour, dont l'imam : ils annoncent au devin la visite du maître, qui paraît bientôt en effet. Salamalescs, discours fleuris d'hyperboles orientales, et le monarque en arrive au fait. Il est venu chercher l'avis du devin : ses trois cents femmes lui ont donné six cents enfants, mais pas un de ceux-là n'est un héritier. Que faire? Le devin entre en transes comme la pythie au moment où le dieu la visite. Et il rend l'oracle tout aussi énigmatique que les modèles du genre inspirés par Apollon : l'enfant qui sera l'héritier du trône tiendra la barbe non de son père mais de sa mère. Comme tous les oracles, celui-ci doit être interprété. Les ministres délibèrent et le sultan, leur avis pris, décide d'envoyer chercher à travers le monde la femme à barbe qui lui donnera l'héritier qu'Allah vient de lui promettre par la bouche du devin. Et pour plus de sûreté, l'ambassade partira sur-le-champ : elle sera formée des trois dignitaires de la cour présents chez le devin. Et s'ils ne réussissent point dans leur mission, ils emportent la certitude d'être empalés dès leur retour : précieux viatique, bien fait pour stimuler leur zèle.

La toile se relève au second acte sur un décor — fort joli ma foi — représentant une fête foraine : nous sommes en effet à Paris; mieux même, à Montmartre. Il y a, du côté jardin, un tir et une loterie avec sa roue du destin; au fond, une grande loge, fermée d'un rideau, au-dessus duquel on lit : « Cirque de l'Avenir ». Et du côté jardin, une autre baraque, avec un fronton orné du nom de Montefiore, et de belles affiches annonçant « le mystère vivant, Corinthe, la Femme à Barbe », Corinthe dont un magnifique portrait grandeur

nature révèle en effet qu'elle porte au menton une magnifique barbe fauve.

Mado, ballerine du cirque, se fait tirer les cartes : nous apprenons ainsi qu'elle aime un forain, lequel n'a d'yeux que pour Corinthine. Et Mado se retire en soupirant : la tireuse de cartes lui annonçait en effet tout à l'heure des événements extraordinaires qui la laissent troublée. Surviennent les trois envoyés du Sultan. Ils ont parcouru le monde sans trouver l'objet de leurs recherches, mais ils ont pris goût aux plaisirs d'Occident et Montmartre est pour eux désormais sans mystères. L'un aperçoit le portrait de Corinthine, sur l'estrade de la loge foraine. Leur résolution est vite prise : ils s'empareront de la femme à barbe et l'emmèneront. Mais un autre forain — un nain du cirque — a surpris leurs manigances. Il fait si bien que les deux soupirants de Corinthine se déguisent en femmes à barbes et que c'est l'un deux, précisément celui dont la belle Mado voudrait être aimée, que les Turcs prennent au lasso et entraînent. Corinthine épousera donc l'autre. Et nous apercevons sur le « Théâtre de l'avenir » ce qui va se passer lorsque les envoyés du Sultan conduiront devant leur maître la Femme à Barbe qui n'est qu'un homme rasé, orné d'un postiche. Le monarque irrité renverra le faux phénomène à grands coups de pied dans le bas des reins et fera empaler les trois lascars. Et Mado pourra ainsi être heureuse avec son bien-aimé rendu à son emploi d'hercule.

Il est périlleux de resserrer en quelques lignes le scénario d'une farce dont tout le plaisant disparaît ainsi. Je ne l'ai fait que pour marquer des repères afin d'y référer les numéros de la partition. Celle-ci est une des meilleures que le genre ait produites. Elle l'est par ses détails et par l'ensemble, cet ensemble qui est bien la somme des détails, mais qui est autre chose aussi, parce qu'il arrive trop souvent que de jolis morceaux, cependant adroitement assemblés, ne font point un tout et demeurent des pièces disjointes. Enumérons d'abord les morceaux : le premier prélude, qui nous prépare exactement à ce que nous allons voir et entendre, qui crée cette atmosphère de farce foraine où nous allons vivre pendant le spectacle. Timbres des cuivres ca-

nailles, mais si joliment traités que leur vulgarité même prend de la grâce; rythmes bien marqués, ingénieux, et qui entraînent. Et le rideau levé sur l'antre du devin, une série d'airs et d'ensembles où les broderies orientales fleurissent de neumes étirés en capricieuses arabesques les propos des interlocuteurs. Exotisme plein de cocasserie, mais qui reste léger, et qui est bien l'auteur de certain *Bal Vénitien* à la fois populaire et savant, et dont l'humour semblait si savoureux déjà. Il y a des chœurs à bouche fermée qui sont d'une extraordinaire adresse et qui nuancent d'une poésie à peine indiquée cette cocasserie de la musique, au moment où la finale de haute fantaisie va clore cet acte endiable.

Le prélude du second acte est tout bourdonnant des manèges forains en action; nous entendons la fête, ses machines haletantes : les sirènes sifflent, les orgues mugissent et les femmes affolées, sur les charlots des montagnes russes, poussent des cris de voluptueuse angoisse. Le duo de Mado et de la cartomancienne, les couplets de Mado, et puis le trio des envoyés du sultan, s'opposent en un contraste amusant. Le trio est une des meilleures pages de cette partition où il n'en est pas de médiocres, trio bachique pourrait-on dire si l'on osait un calembour à la mode de Willy, car il s'étage sur un accompagnement qui semble venu d'une pièce de Bach. Le mouvement est irrésistible; mais ce n'est pas seulement l'esprit parodique qui anime cette page : elle vaut par l'invention même des idées mélodiques, par sa richesse expressive. On retrouve cette qualité dans l'air du Grand Eunuque (car le Grand Eunuque — l'ai-je dit? — accompagne les trois ministres, dans le dessein de réapprovisionner, si l'on peut dire, le harem impérial). Et le Grand Eunuque, émoussillé par les charmantes montmartroises, déplore que bien des plaisirs lui soient « défendus par le syndicat ». On retrouve encore ce même don un peu plus loin, dans les couplets de Corinthe : il répand sur tout l'ouvrage une allégresse qui en fait le prix.

Voici donc une œuvre gaie, une farce franche, et qui est cependant une œuvre musicale de rare mérite, tout autant qu'un drame lyrique ou qu'une symphonie sauraient l'être. On pourrait opportunément écrire un discours sur *l'éminente*

dignité de la musique légère — si la mode de tels travaux n'était passée — car il faut dire et redire que la valeur d'un ouvrage ne tient point au genre choisi, à la forme du contenant, mais au contenu, à la richesse et à la saveur de la pensée, d'une part, à son expression de l'autre. En écoutant *La Femme à Barbe*, on ne peut que se rappeler les grands exemples de gaieté que nous ont laissés les maîtres, de Bach et de Mozart à Chabrier. *La Femme à Barbe* est de cette lignée : elle est une sœur de *L'Etoile*, ce qui ne surprend pas quand on connaît la haute valeur du musicien de la *Sonate pour violon et piano*, de *Ce monde de rosée*, des *Danceries* et de *Pamir*.

C'est M. Szyfer qui anime l'orchestre avec autant d'autorité que de goût. L'interprétation est excellente avec Mlle Andier, Mme Boulingre-Moureau (le Grand Eunuque), MM. René Talba, Bordon. Les chœurs dont la part est fort importante s'acquittent à leur honneur d'une tâche difficile.

Il reste à souhaiter de revoir ce spectacle sur un théâtre régulier, où sa place au répertoire semble marquée d'avance, à l'Opéra-Comique, le jour où *L'Etoile* y entrera .

RENÉ DUMESNIL.

ART

Les Arts de l'Iran. — II^e Salon des Jeunes Artistes. — Mémento.

Il avait été question d'organiser à Paris une vaste Exposition internationale des arts de l'Iran, qui nous eût montré l'état complet de ce que nous possédons aujourd'hui dans les divers musées des deux mondes. Pour des raisons politiques, cette manifestation « a dû être remise à une date ultérieure ». Mais il eût été fort dommage de ne pas faire étalage de certains documents de toute rareté que des circonstances particulières permettent en ce moment de présenter.

L'Exposition de la Bibliothèque Nationale comprend deux groupes : les arts de la dynastie sassanide, — celle qui régna sur l'Iran et la Mésopotamie du III^e au VII^e siècle, — et la miniature persane du XIII^e au XVI^e siècle. Ces titres rébarbatifs ont été heureusement transformés sur les affiches en : « L'ancienne Perse et Bagdad », — ce qui porte l'homme de la rue